

## **Il prit soin de lui**

*Selon l'évangile de Luc 10, 29-37*

Les difficultés économiques et financières actuelles de nos pays suscitent l'inquiétude dans le milieu médical. Parvenir à rendre compatibles la qualité des soins et les contraintes économiques par les gestionnaires des structures hospitalières n'est-il qu'un vœu pieux ? Les restrictions économiques en médecine peuvent-elles être l'occasion d'insister sur d'autres valeurs : apprécier et valoriser les échanges personnels entre le soignant et le soigné, exister pour et par l'autre, savoir que l'on peut soulager le malade par la parole et la rencontre... ? Tout l'enjeu est de ne pas tomber dans les regrets et la nostalgie afin de savoir poursuivre le but de sa vie de médecin, de rester « proche » des patients, de continuer à exercer le plus beau métier du monde, celui de prendre soin de l'humain. La situation actuelle entraîne des restrictions et des contraintes et nécessite des révisions dans l'organisation de nos systèmes de soins et des choix dans le mode d'exercice de nos pratiques médicales.

Devant ce genre de questions, la Bible peut-elle éventuellement nous aider à retrouver certaines valeurs fondamentales et nous permettre de persévérer et de revenir à l'essentiel ?

L'évangile de Luc nous invite à regarder et à entendre comment le Bon Samaritain prend soin de l'homme blessé. Voyons ensemble comment cette parabole illustre notamment que le soin implique autre chose qu'une compétence technique.

### ***L'action***

Dès le début du récit, Jésus plante le décor : l'agression se déroule sur le chemin qui relie Jérusalem à Jéricho. Nous pouvons imaginer qu'à cette époque, lorsque quelqu'un évoquait ce trajet dans une conversation, tous les cheveux des interlocuteurs se dressaient immédiatement sur la tête. En effet, cette zone était réputée très dangereuse. La vallée est encaissée ; des bandits y organisaient régulièrement des embuscades. Aussi dès que Jésus évoque la région, ses auditeurs ne peuvent que se douter qu'un drame va se produire.

Il me semble important de situer l'événement à son juste niveau. Il structure le récit et conditionne la leçon de l'histoire. Le titre qui est fréquemment donné à ce texte, " le Bon Samaritain ", nous induit en erreur. Il ne s'agit pas d'une leçon de morale... Jésus ne juge à aucun moment. Dans sa façon de relater les faits, Il reste à distance. Il est pourtant question d'un homme blessé qui se trouve entre la vie et la mort. Mais en contant cette parabole sans affect, sans pathos, Jésus désire avant tout nous faire réfléchir, que nous en tirions éventuellement toutes les conséquences pour nous-mêmes dans notre façon de vivre et non que nous pleurions sur la réalité de l'homme. Il oppose dans ce but deux types de réactions : celles du prêtre et du lévite à celle du Samaritain. Et Jésus, nous pose une seule question : « Qui est mon prochain ? »

## *Qui sont les personnages ?*

Ils n'ont pas de nom. Leur identité n'est pas précisée ; elle est à découvrir autrement. Elle constitue en fait la principale question de l'histoire, le fil rouge invisible du récit.

Dans ce texte, le personnage central est un homme dans l'anonymat le plus strict. On ignore tout de sa race, de sa culture, de sa religion. Il n'a pas de nationalité, pas de fonction, pas de profession. « L'homme descendait de Jérusalem... » où il avait pu être purifié par sa visite au temple. On sait seulement qu'il est laissé pour compte dans une situation critique : il est « à moitié mort ». Expression étrange qui voudrait dire qu'il est cependant « à moitié vivant » ! C'est un blessé de la vie. Il est dans la position de celui qui attend de l'aide : entre la vie et la mort, il ne peut sûrement pas s'en sortir seul. Ce pourrait être vous ou moi ! Selon ce qui va se passer, il va basculer dans la mort ou repartir dans la vie. C'est notamment la situation de tous ceux dont la santé est précaire. D'une certaine façon, leur vie ou leur mort est remise entre nos mains selon nos possibilités et nos moyens.

Le prêtre lui aussi descend de Jérusalem. Il fait partie de la caste sacerdotale. Il est désigné uniquement par sa fonction (le service du temple). Il est tenu à la pureté (notamment il ne doit pas s'approcher d'un cadavre). Le lévite a exactement le même comportement que le prêtre. « Il le vit et passa outre ». Donc, aucun des deux ne s'arrête pour porter secours à l'homme qui a été attaqué, laissé pour compte dans le fossé. Faut-il les condamner ? Pas forcément !

Maintes raisons ont pu pousser ces hommes à ne pas s'arrêter : préoccupés par leurs responsabilités sacerdotales, ou peut-être apeurés par les blessures de cet inconnu ou encore indifférents. Ils le voient, mais s'en écartent prudemment. Ils ne pensent qu'à bien faire leur travail : ce sont de ces « fonctionnaires » qui « fonctionnent » seulement dans le champ de leur « fonction ». Pourtant ces deux hommes sont des religieux : on serait en droit d'attendre un geste de leur part ! Peut-être nous est-il arrivé d'être déçu par le comportement des protagonistes ?

Pour le Samaritain, il en est tout autrement. Il passe par là, il est en voyage. Il se déplace tout seul, peut-être sifflote-t-il, assis sur sa monture. Sa nationalité est certes connue, mais elle renvoie à une autre identité. Il est « l'étranger », celui qui est exclu de la communauté juive à cause de sa religion. Cependant, c'est lui qui porte secours au blessé. Faut-il, pour autant dessiner une couronne de sainteté au-dessus de sa tête ? Il est tenu à nulle autre obligation que celle de l'amour et il agit en conséquence. Il va « charger » le moribond justement sur « sa propre monture ». On peut penser qu'il s'agit d'un négociant qui emmène avec lui un âne pour porter ses marchandises tandis qu'il en monte un second. C'est un Samaritain.... Ce n'est pas un intellectuel ; ce n'est pas un « pilier de synagogue ». Il fait partie de ces gens qui n'ont pas de quoi se vanter : pas d'église, peu de vertus. C'est un paria, à peine toléré dans ce pays. Ils ne sont pas des hommes « spirituels ». Il est comme il est ! Un homme « matériel », pratique... un commerçant peut-être ! Il voit l'homme abandonné sur le bord de la route. Il s'approche. Il l'a vu, car il avait l'esprit en alerte : comme tout voyageur de l'époque, il se savait éventuellement menacé par des brigands. Sur le bord de la route en cet homme allongé et blessé, il se reconnaît. Il aurait pu être celui-là. Il le sera peut-être au prochain voyage. Il sera alors bien content que quelqu'un s'arrête et lui porte secours, pas plus pas moins. Aussi est-il dit qu'« il fut pris de compassion » (du verbe com-pâtir : souffrir avec).

Le prêtre, le lévite ne pouvaient pas se reconnaître en cet homme « dépouillé et roué de coups ». Car, on n'attaquait pas les hommes du temple pour les détrousser. Et sans doute que ce Samaritain avait un peu de temps et aussi beaucoup de force de caractère pour aller vers cet homme mis à mal. Il le soigne avec ce qu'il a sous la main dans sa trousse d'urgence : il aseptise avec du vin, il masse avec de l'huile, « il bande ses plaies », méthode naturelle et peu coûteuse. Il le hisse sur sa monture pour le déposer à la première auberge où il passe, sans doute, aussi la nuit pour que lui aussi comme le blessé il puisse se reposer et reprendre des forces.

Le lendemain, « tirant deux pièces d'argent », il les donne à l'aubergiste et lui dit : « Prend soin de lui ». C'est ce qui s'appelle prosaïquement « passer la main » ! Il lui dit aussi qu'il repassera et paiera les éventuels frais supplémentaires... sans se soucier du temps que prendra la convalescence. A cette époque

aussi, la médecine n'est pas gratuite ! Le Samaritain a conscience du coût des soins... et des frais d'hébergement ! Il le prend en charge financièrement.

Aujourd'hui, par mesure d'économie, on cherche à réduire les durées de séjour à l'hôpital ; on préconise l'hospitalisation ambulatoire. Le bon Samaritain est juste conscient du temps nécessaire au rétablissement du blessé. Il sait qu'il faut laisser du temps au temps, sans avoir forcément connaissance d'un temps biologique, pour permettre au blessé d'être apte à reprendre sa route : sagesse d'un homme qui connaît l'être humain.

De nos jours, il est de plus en plus difficile de donner du temps au malade. En effet, certains médecins ne sont plus à l'écoute des patients, la durée de consultation est restreinte. Ils doivent multiplier les consultations et les actes pour pouvoir payer leurs cotisations sociales et leurs impôts, pour amortir leurs appareils... Le temps a un coût, la perte de temps est une perte d'argent vous diront certains médecins. « Le temps, c'est de l'argent ! ».

Donc, le Samaritain « l'a vu et s'en est ému », il a secouru le blessé. Il va le laisser entre de bonnes mains et il va continuer son chemin. Il a peut-être d'autres affaires à traiter et ne veut pas se mettre trop en retard. Il a sans doute conscience des limites de son aide et ne cherche pas à en faire plus que ses aptitudes et ses compétences le lui permettent. Le Samaritain n'est pas dans l'illusion de la toute-puissance. Il ne se prend pas pour le Messie ! Il sait qu'il ne peut pas tout, et il l'accepte. Il ne va pas essayer d'en faire plus au risque de se mettre lui même en danger. Et encore n'est-il pas question à l'époque d'assurances et de problèmes de responsabilités civiles !

De plus, il ne souhaite pas rendre le blessé dépendant de lui. Il ne le met pas à son égard devant une dette impossible à rembourser, du genre : « Je t'ai sauvé la vie ; tu me dois tout maintenant ». Il laisse l'homme libre. Il lui ouvre l'espace de la « reconnaissance » en lui permettant à son tour de porter secours à celui qui, demain, aura besoin de lui, comme il l'a vécu lui-même. Ainsi les positions occupées par les uns et les autres ne génèrent pas de dépendance. Quelque chose de l'ordre d'une transmission peut alors s'opérer. Nous ne sommes pas dans une dynamique de sacrifice et de culpabilité mais dans celle de la gratuité et de la reconnaissance.

Le bon Samaritain a « perdu » ou « donné », voire « offert » un peu de son temps en s'arrêtant et en transportant cet homme sur sa propre monture, signifiant qu'il l'a pris en charge physiquement : il le porte, il le maternelle.

Il s'en va ; mais pense repasser par là... puisqu'il promet de rembourser l'hôtelier de ce qu'il aura dépensé en plus d'ici son retour. Jésus ne précise pas si le Bon Samaritain salue l'homme qu'il a sauvé ! Il l'a soigné sans retour.

Il l'a pris en charge, il s'est engagé... Il prend en charge financièrement la suite de ses soins... Il s'engage totalement auprès de « l'homme » !

... Il poursuit son propre chemin, celui de sa vie personnelle.

... Il laisse l'homme blessé à sa propre prise de conscience (re-prise de conscience !) libre pour reprendre son chemin personnel.

## ***Tous concernés***

L'intérêt de l'histoire est de mettre en scène des catégories de personnes familières : l'homme blessé représente les malades et handicapés, l'aubergiste préfigure les professionnels de la santé, le Samaritain fait plutôt penser aux bénévoles de la santé.

Selon les traductions françaises, le Samaritain est qualifié de « bénévole » ( : « de bonne volonté »), de « bienveillant » ( : « qui veut le bien ») ou de « miséricordieux » ( : « qui a le cœur sensible au malheur »). L'évangéliste voulait sans doute évoquer des notions d'attention et de gratuité, mais aussi de volonté et d'intelligence du cœur ! Il n'est pas forcément membre d'un organisme comme « la Croix Rouge » ou « le Service Evangélique des Malades ». Il est en voyage. Il ne s'est pas mis en route pour rendre visite à un blessé. Il va se laisser détourner de son objectif. Il va même interrompre son déplacement pour prendre en compte une personne en situation de détresse au bord du chemin. Autrement dit, l'exemple qui nous est proposé peut nous concerner, devrait nous interpeller tous.

## *Les gestes décisifs*

Tout se noue dans la décision d'entrer en relation inattendue avec un inconnu, au hasard d'une rencontre, au détour d'un chemin. Ce Samaritain a une prédisposition que les autres n'ont pas. Lui seul s'arrête et ose s'approcher. Il fait alors les gestes appropriés à la sauvegarde de la vie d'un homme : « Il prit soin de lui ».

Aujourd'hui, l'histoire se répète avec les secouristes, les bénévoles qui ont le souci du « bien-être » des SDF ( : Sans Domicile Fixe) en leur proposant une aide alimentaire ou un hébergement pour la nuit dans un local chauffé, voire des soins médicaux. Ces aides sont financées par des dons privés et des subventions de l'Etat en faveur des associations. En ces périodes de crise et de dette de l'Etat, celles-ci sont aussi victimes des contraintes économiques au même titre que les autres secteurs non prioritaires...

## *Voir et passer outre*

Le prêtre et le lévite voient l'homme blessé mais passent à bonne distance. Pour quelles raisons ? Jésus ne le dit pas. Il constate simplement qu'ils sont des professionnels de la religion. Pourtant peut-on être « pratiquant régulier » et faire le choix de ne pas prendre soin de l'autre ! Qu'est-ce qui peut motiver ce « voir et passer outre » ?

Le souci d'un devoir à accomplir... Pour eux, une réunion prévue à Jéricho ; pour nous, l'alibi d'un manque de temps... de tâches plus « urgentes » que l'écoute et l'attention à une personne en détresse ! La peur... La route est dangereuse ; les bandits ne sont pas loin ! L'instinct de conservation est le plus fort.

Quelle part donner au risque de la rencontre, à une éventuelle remise en question personnelle par la personne du patient ?

Martin Luther King, commentant ce passage de l'Evangile, a dit : « J'imagine que le prêtre et le lévite se posèrent d'abord cette question : Que m'arrivera-t-il si je m'arrête pour aider cet homme ? ».

## *Se faire prochain*

Le Christ a choisi de citer le Samaritain parce que c'est un homme sans titre, un étranger. Sa réputation n'a pas grand-chose à perdre en s'affichant avec un homme quelconque ! Il ne considère pas les qualités du blessé mais seulement le fait qu'il est un être humain au même titre que lui. Il est mis en mouvement par ce que lui dicte son cœur.

Martin Luther King renverse alors la question du prêtre et du lévite. Il se demande : « Qu'arrivera-t-il à cet homme si je ne m'arrête pas ? ». Aujourd'hui, juridiquement, on invoquerait la notion de non-assistance à personne en danger...

Prendre soin commence toujours par l'ouverture d'une brèche dans notre tranquillité. C'est le retentissement en nous de la blessure des autres. L'attention à l'autre demande la disponibilité du cœur et de l'esprit. Il faut savoir voir et entendre : « Il le vit et fut pris de pitié ».

Prendre soin nécessite de se laisser dérouter et de réduire la distance : « Il s'approcha »... Le Samaritain se fait « proche » de la victime des brigands... La maladie marginalise ; la relation fait vivre. Il faut oser s'approcher de la personne âgée qui ne reçoit jamais de visite, du malade difficile peu intéressant qui fait le vide autour de lui.

Prendre soin devient action, combat pour remettre l'homme debout. On dit d'un médecin urgentiste qu'il lutte pour sauver son blessé.

## ***Conclusion***

A la fin de sa parabole, Jésus pose cette seule question : « Lequel s'est montré le prochain de l'homme ? ». Le légiste répond : « C'est celui qui a fait preuve de bonté envers lui » -- « ...celui qui a pratiqué la miséricorde », précisent certaines traductions.

L'action de soin la plus compétente peut être accompagnée d'une relative indifférence envers les personnes... et s'avérer un échec sur le plan humain !

Certains soins demandent parfois une haute technicité, mais l'acte thérapeutique s'adresse à une personne, souvent fragilisée de surcroît ! ... La façon de donner compte autant sinon plus que ce que l'on donne, dit un aphorisme. Certains, comme Augustin de Livois, développent l'idée que l'acte thérapeutique est un acte d'amour.

Dans la parabole étudiée ensemble aujourd'hui, la bonté du Samaritain, c'est l'attitude foncière de Jésus.

Elle est action totale bienveillante pour permettre à l'autre d'exister à ses propres yeux et qu'il puisse donner un avenir à sa propre vie.

En final, rappelons-nous cet hymne célèbre à l'amour de l'apôtre Paul dans sa lettre aux Corinthiens (I Co 13, 1-3) :

***« Je peux parler les langues des hommes et celles des anges. Mais si je n'aime pas les autres, je ne suis qu'une cloche qui résonne... »***

***« Je peux avoir le don de parler au nom de Dieu ; je peux comprendre tous les mystères et posséder toute la connaissance ; je peux avoir une foi à déplacer des montagnes. Mais si je n'aime pas les autres, je ne suis rien... »***

***« Je peux distribuer tous mes biens aux pauvres ; je peux livrer mon corps aux flammes. Mais si je n'aime pas les autres, cela ne me sert de rien... »***

Merci de votre attention